

Une institution française : *La nouvelle revue française* de Jean Paulhan

Martyn Cornick

Volume 40, numéro 1, hiver 2009

La nouvelle revue française : la banque centrale de la République des Lettres à cent ans

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/037900ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/037900ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Cornick, M. (2009). Une institution française : *La nouvelle revue française* de Jean Paulhan. *Études littéraires*, 40(1), 77–96. <https://doi.org/10.7202/037900ar>

Résumé de l'article

Aujourd'hui *La NRF* est reconnue pour avoir constitué l'un des plus grands phénomènes culturels de la France moderne. Au sortir de la guerre de 1914-1918, la revue fondée en 1908-1909 par André Gide et ses amis est déjà en voie d'institutionnalisation. Dans cette contribution, on va tenter une analyse du rôle de Jean Paulhan dans le remarquable succès de cette revue entre 1925 et 1940. D'abord, on voit par quels chemins Paulhan arrive à la revue pour y apporter l'influence d'une nouvelle génération d'écrivains d'avant-garde. Ensuite, on va explorer comment Paulhan travaille à la consolidation du succès de la revue, et dans un dernier temps, on va découvrir comment le directeur de *La NRF* affronte les défis idéologiques des années précédant à l'éclatement de la guerre en 1939.



Une institution française : *La nouvelle revue française* de Jean Paulhan

MARTYN CORNICK

Pour Régis Debray, le milieu de *La nouvelle revue française* (*La NRF*) de l'entre-deux-guerres constitue un important élément de l'histoire culturelle en France. À partir de 1920, « l'apogée du magistère éditorial, qui relaye et prolonge, sans cassure, celle de l'Université, *marque l'âge d'or de la pensée française*¹ ». Or, le « cycle universitaire » de Debray ne se fait pas supplanter entièrement par le « cycle éditorial » en 1920, il se produit un « glissement » entre les deux :

Les magistratures intellectuelles et morales sont plus diffuses et subtiles que les politiques. Mais quand l'« aura » du maître-à-vivre, culmination française du maître à penser, passe de Renan à Gide, après avoir nimbé Barrès et effleuré Bergson, il n'y pas seulement changement de style, d'époque ou d'idiome, mais un autre régime de production symbolique qui déplace les autres. Dont le centre de gravité est l'*éditeur*².

Recensant en 1940 le livre de Lina Morino sur *La NRF dans l'histoire des lettres françaises*, le professeur américain Justin O'Brien porte témoignage sur l'influence de *La NRF*, estimant déjà qu'aucun autre périodique ne fournira aux futurs historiens « un aussi vaste panorama » de l'activité littéraire en France entre 1909 et 1939³. Curieusement, ce jugement fait écho à celui porté sur *La NRF* par l'une de ses rivales en 1920 : un chroniqueur de la nationaliste *Revue critique des idées et des livres* affirme que

vers 1950, l'historien des lettres, s'il cherche à se faire une idée des mouvements profonds qui orientaient celles-ci aux alentours de la guerre, n'aura pris connaissance des collections de *La NRF*. [...] Nulle part il ne trouvera aussi concentré cet appétit d'invention et d'originalité qui est un des plus remarquables mérites de *La NRF*⁴.

1 Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, 1979, p. 79 ; nos italiques.

2 *Ibid.*, p. 72.

3 Justin O'Brien, « Lina Morino, *La NRF dans l'histoire des lettres françaises*, Paris, Gallimard, 1939 », 1940, p. 194.

4 *La revue critique des idées et des livres*, t. 27, 25 janvier 1920, p. 117.

Entre 1918 et 1940, *La NRF* acquerra le statut d'une véritable institution politico-culturelle, si bien que, après la rencontre le 24 octobre 1940 d'Adolf Hitler et de Philippe Pétain à Montoire, et pour servir de base à la politique culturelle de la Collaboration franco-allemande, la seule revue à se voir autorisée par les Allemands sera *La NRF*, sous la direction de Pierre Drieu la Rochelle⁵. Or, bien qu'André Gide ait incarné l'esprit de *La NRF*, entre 1919 et 1940, elle n'a que deux directeurs, Jacques Rivière et Jean Paulhan.

Pour évaluer le rôle et la direction de Jean Paulhan à la tête de *La NRF*, il convient d'examiner sa contribution en trois temps principaux. D'abord, nous verrons par quels chemins Paulhan arrive à la revue pour y apporter l'influence d'une nouvelle génération d'écrivains d'avant-garde ; ensuite, nous offrons un survol de la façon dont Paulhan travaille à la consolidation du succès de la revue ; et, dans un dernier temps, nous découvrons comment le directeur de *La NRF* affronte les défis idéologiques des années qui précèdent l'éclatement de la guerre en 1939.

Lorsque Jean Paulhan entre dans le circuit de *La NRF*, en 1919, la revue est déjà en voie d'assumer les caractéristiques d'une institution. Comme l'a souligné Jean-François Sirinelli, « une partie du XX^e siècle culturel français est en gestation avant 1914 ». Dans une certaine mesure, la position de *La NRF* s'était déjà établie au vu de la réputation de l'œuvre de ses figures les plus marquantes, c'est-à-dire André Gide, Paul Claudel et Paul Valéry. Malgré le premier refus (en 1912) de l'œuvre de Proust, la maison Gallimard s'en rachètera par après, car, à partir de 1919, *La NRF* « défend et veut comprendre son œuvre⁶ ». Au sortir de la guerre donc, les « révolutions esthétiques [d'avant 1914] donnent leurs fruits », encouragées par une « ouverture intellectuelle de la France sur le monde » ; ainsi, « toute une tradition de cosmopolitisme européen, bien enracinée entre Moyen Âge et Lumières, est sortie apparemment préservée du chaudron de la guerre⁷ ». Dans la sphère publique française, *La NRF* se retrouve à l'entrecroisement de réseaux influents, comme nous l'avons proposé au début. Or, bien que sa réputation soit en partie déjà acquise dans le domaine littéraire, dans l'après-guerre, la sociabilité-*NRF* s'étendra également, et plus largement, au domaine sociopolitique. « L'imprimatur *NRF*, c'était l'adoption par une famille, sinon l'incorporation à un ordre⁸ ». Elle se compose d'éléments d'une nébuleuse intellectuelle et culturelle recouvrant le parti radical-socialiste (mais pas exclusivement ce parti), ainsi que le monde de l'enseignement, lequel se caractérise par ses propres intersections, comprenant non seulement le ministère d'Instruction publique, où Jean Paulhan avait un poste de rédacteur, mais

5 Jean Grenier commente ainsi l'entrevue Hitler-Pétain : « À la fin, Pétain lui demande si la *Revue des deux mondes* ne pourra pas reparaître en zone occupée. Hitler refuse. *La NRF* sera la seule revue autorisée » ; *Sous l'Occupation*, 1997, p. 159.

6 Jean Schlumberger, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, 1999, p. 45, et Stéphane Chaudier, « Un écrivain apolitique à l'âge des engagements : Proust à *La NRF* 1919-1941 », dans *La NRF de Jean Paulhan 1925-1940 et 1953-1968*, 2006, p. 145-164.

7 Jean-François Sirinelli, « Le temps retrouvé ? », 1998, p. 166 et 168.

8 Régis Debray, *Le pouvoir intellectuel en France*, op. cit., p. 79.

aussi les enseignants, l'École normale supérieure, les professeurs d'université et les étudiants, éléments qui, pris tous ensemble, composent ce qu'Albert Thibaudet appelle la *République des professeurs*. La sociabilité-NRF s'étend finalement au monde de l'édition et de la presse, où la part de la maison d'édition de Gaston Gallimard va croissant dans les années 1920. Dès 1920 donc, *La NRF* peut attirer l'approbation d'un Fortunat Strowski, professeur universitaire conservateur :

Ce serait donc *La NRF* qui exercerait la plus grosse influence sur les jeunes gens. Il n'y a pas à s'en plaindre : l'esprit de *La NRF* est purement universitaire, j'entends dans le sens noble du mot. Son humanisme lui fait concevoir tout sous l'angle du lettré. C'est un véritable mouvement de Renaissance⁹.

Cette généreuse approbation de la part d'un pilier de l'*establishment* universitaire contribuera sans doute à faire accélérer le processus d'institutionnalisation de *La NRF*, et un peu plus tard Jean Grenier, l'un des amis et conseillers les plus sûrs de Paulhan, ne se privera pas d'ironiser sur « une lettre de propagande » :

L'activité de *La NRF* se multiplie. J'ai reçu de ton secrétaire [...] une lettre de propagande. J'ai beaucoup aimé l'opinion de MM. Fortunat Strowski et Gustave Lanson. Mais crois-tu que la clientèle universitaire — pet de loup — Lanson-Strowski soit celle de *La NRF* ? J'aime trop *La NRF* pour le croire¹⁰.

En fin de compte, la position de la revue dans la sphère publique sera mitigée plus tard dans l'entre-deux-guerres, lors de la création d'autres organismes menés par les intellectuels, par exemple l'Association des écrivains et artistes révolutionnaires, ou le Comité de vigilance des intellectuels antifascistes. Pourtant, malgré une tendance vers la bipolarisation idéologique chez les intellectuels, y compris la dérive prosoviétique d'un André Gide, l'engagement antifasciste d'un André Malraux, voire la fascisation d'un Pierre Drieu la Rochelle, Jean Paulhan s'efforcera d'équilibrer *La NRF* pour qu'elle ne chavire pas dans l'un ou l'autre sens.

L'on peut tracer les chemins par lesquels Paulhan entre à la revue¹¹. Entre son aventure malgache (1907 à 1910) et l'éclatement de la Grande Guerre, Paulhan aura déjà fait un apprentissage revuiste au périodique *Le Spectateur*, pour contribuer ensuite à des petites revues d'avant-garde, telles que les *Soirées de Paris*. Il suffit de rappeler ici que

9 Fortunat Strowski, dans *L'opinion*, 21 août 1920. Sur le statut de Strowski à la Sorbonne, voir Christophe Charle, *La république des universitaires 1870-1940*, 1994, p. 209-210.

10 Jean Grenier à Paulhan, lettre datée du 11 janvier 1931, *Correspondance 1925-1968*, 1984, p. 35.

11 L'on consultera à ce propos la *Chronologie bio-bibliographique de Jean Paulhan 1884-1968* établie par Claire Paulhan et Bernard Baillaud, Fonds Paulhan, I.M.E.C., Abbaye d'Ardenne, accessible sur le site Internet de la Société des lecteurs de Jean Paulhan. S'ajoutent à cela deux textes de Louis Aragon, *Lautréamont et nous*, 1992 (articles des *Lettres françaises* du 1^{er} et 8 juin 1967), et « Le temps traversé » (article nécrologique des *Lettres françaises* du 16 octobre 1968), reproduit dans Louis Aragon, Jean Paulhan et Elsa Triolet, *Correspondance*, 1994, p. 207-228 ; André Breton, *Entretiens 1913-1952*, dans *Œuvres complètes*, 1999, t. 3 ; Paul Éluard et Jean Paulhan, *Correspondance 1919-1944*, 2003.

c'est pendant sa convalescence, à la suite d'une blessure reçue en décembre 1914, que Paulhan rédige *Le guerrier appliqué*¹². Il entreprend de se lancer sur la scène littéraire en publiant ce récit à compte d'auteur chez Sansot, en 1917. Vers la fin de la même année, Paulhan fait expédier des exemplaires à quelques écrivains. Par l'intermédiaire d'André Breton, avec lequel il est déjà entré en correspondance, il fait parvenir un exemplaire à Paul Valéry. Celui-ci ne répond à l'intéressé que le 12 juillet 1918 : « la simplicité de votre style, où l'on sent la main de l'homme, me révèle un genre de volonté que je fais profession d'aimer¹³ ». Ce contact servira à faire retenir son nom par Valéry. Quant à Gide, Frédéric Grover raconte les péripéties de l'exemplaire que lui adresse Paulhan. Par malchance, le paquet prendra près de six mois à rejoindre son destinataire, et finalement, c'est Louis Aragon, déjà en contact avec Gide, qui lui présentera la nouvelle recrue vers le 30 mars 1919¹⁴.

Au début de 1919, Paulhan s'associe étroitement à la revue dadaïste *Littérature*, en y publiant un extrait de *La guérison sévère* dans le premier numéro. Entre-temps, par l'intermédiaire d'un ami commun, Roger Allard, Paulhan est déjà entré en correspondance avec Jacques Rivière, qu'il rencontre enfin le 28 novembre 1919. À partir de février 1920, Rivière, dont la santé va s'affaiblissant, se trouve prêt à engager Paulhan comme secrétaire « au moment des couches de [s]a femme¹⁵ ». Dès son entrée, il assume de plus en plus de responsabilités. Il ne s'occupe pas seulement de questions touchant la « propagande » : pendant toute l'année 1920, il observera de près les échanges au sein de *La NRF* autour de la publication d'articles de Gide, Rivière et Breton concernant Dada. Ce sont des débats que Paulhan — surnommé « le Souterrain » par Éluard — aurait aidé à provoquer¹⁶. Au vu de ces liens plus proches entre Paulhan et *La NRF*, Éluard réagit avec colère :

Comprenez-vous donc que je hais *La NRF* et la littérature, et toutes les subtilités et toutes les franchises et que si je vous aime, si nous vous aimons, ce n'est pas parce que vous vous placez parmi tout cela, mais parce que nous vous voyons tellement à part...¹⁷ !

12 Sur la genèse du *Guerrier appliqué*, voir Bernard Baillaud, « Note sur le texte », dans Jean Paulhan, *Œuvres complètes. Récits*, 2006, t. 1, p. 494 et suivantes.

13 Michel Jarrety, *Paul Valéry*, 2008, p. 426.

14 Voir le témoignage d'Aragon dans l'article des *Lettres françaises* du 16 octobre 1968, cité par Frédéric Grover, dans André Gide et Jean Paulhan, *Correspondance 1918-1951*, 1998, p. 12-13.

15 Lettre inédite datée du 2 février 1920 de Jacques Rivière à Paulhan. Je remercie M. Alain Rivière d'avoir autorisé la consultation de cette correspondance.

16 Voir André Gide, « Dada », 1920 ; André Breton, « Pour Dada », 1920 ; et Jacques Rivière, « Reconnaissance à Dada », 1920. Ces textes provoquent un débat au sein de *La NRF* d'une telle envergure que Jean Schlumberger, l'un des fondateurs de la revue en 1908, considère démissionner de la revue. Pour un survol de ces remous, voir Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, 1993, ch. 10.

17 Paul Éluard à Paulhan, lettre datée du 20 février 1920, *Correspondance 1919-1944*, op. cit., p. 80.

Une fois que Paulhan est arrivé à la revue, lui et Rivière prennent désormais leur distance à l'égard de l'« avant-garde » ; Rivière, par exemple, après avoir permis à son secrétaire d'entrer en négociations avec les dadaïstes, finit par retirer *La NRF* du Congrès de Paris de 1922¹⁸. Il existe des travaux pour montrer à quel point *La NRF* se méfie de l'avant-garde, particulièrement des surréalistes ; une fois rédacteur en chef, Paulhan continue dans le même chemin pour rompre avec Breton en 1927 de façon spectaculaire¹⁹. Par la suite, Paulhan réservera, dans la revue, une place aux *dissidents* dadaïstes et surréalistes tels que Georges Ribemont-Dessaignes, comme nous le verrons plus loin. Antoine Compagnon a sûrement raison lorsqu'il affirme que « le surréalisme se présenta dès [la publication de son *Manifeste* en 1924] comme un dirigisme ; il crut détenir la vérité esthétique et entendit la promouvoir avec des méthodes politiques ». Rien n'est plus éloigné de la conception paulhanienne de la raison d'être de *La NRF*, car « le surréalisme est une idéologie *a priori*, un programme qui masque les problèmes esthétiques plutôt qu'il ne permet de les poser²⁰ ». Valéry enfin, dont la réputation « s'impose désormais avec une évidence croissante²¹ », accueille avec chaleur l'accession de Paulhan au secrétariat de *La NRF*. L'on n'oubliera pas enfin que Valéry sera élu à l'Académie française en 1925, ce qui donne un nouveau coup d'accélérateur à l'institutionnalisation de la revue.

Dès son entrée, « Paulhan devient très vite indispensable à Rivière », selon Laurence Brisset²². Il y multiplie ses fonctions : il s'occupe de l'envoi des épreuves, demande des notes pour la partie critique de la revue, écrit à d'éventuels collaborateurs, et commence même à composer les numéros. Des extraits d'une longue lettre de mai 1920 montrent déjà combien les efforts du « secrétaire » sont appréciés :

Vous êtes pour moi ce Messie que dans mes moments de plus grande fatigue je souhaitais sans espoir. Pour bien évaluer le service que vous me rendez, comprenez ceci : je ne suis pas un homme de détails ; les détails m'oppriment à la lettre ; le moindre vient se placer dans mon esprit sur le même plan que les choses les plus importantes [...]. Vous, au contraire, vous avez la faculté à la fois de ne rien négliger et de maintenir les petits soucis à distance des grands. [...] Il faut absolument, pour que chacun de nos numéros donne vraiment la sensation de *l'exquis*, que nous arrivions à avoir toujours un nombre de notes suffisant pour que nous puissions *choisir* entre elles, comme nous choisissons entre les articles. Je vous suis donc infiniment reconnaissant de l'effort que vous faites pour augmenter l'afflux des notes. [...] ²³.

18 Pour des détails, voir Michel Sanouillet, *Dada à Paris*, *op. cit.*, p. 331-359.

19 Voir Jacqueline Chénieux-Gendron, « Les risques du dialogue : Jacques Rivière et les surréalistes », 1987, et Pascaline Mourier-Casile, « *La NRF* et le surréalisme (1924-1940), ou la neutralisation d'une avant-garde », 1987. Sur la rupture avec Breton, voir Jean Paulhan, *Choix de lettres*, vol. I, 1917-1936. *La littérature est une fête*, 1986, p. 131 et suivantes.

20 Antoine Compagnon, *Les cinq paradoxes de la modernité*, 1990, p. 100-101.

21 Michel Jarrety, *Paul Valéry*, *op. cit.*, p. 491.

22 Laurence Brisset, *La NRF de Paulhan*, 2003, p. 27.

23 Lettre inédite de Jacques Rivière à Paulhan datée du 5 mai 1920 ; Archives Rivière.

De cette lettre, il est possible de juger comment et dans quelle mesure Paulhan bénéficiait de son apprentissage au secrétariat de Jacques Rivière.

Rivière mourra prématurément en février 1925. Pour éviter des choix difficiles autour de la succession, c'est Gaston Gallimard qui se nomme directeur de la revue, avec Jean Paulhan retenu en tant que rédacteur en chef²⁴. Paulhan hérite d'une revue qui non seulement est en voie d'institutionnalisation, mais qui se trouve au seuil d'une percée phénoménale. Dès son entrée en fonctions, Paulhan reste en contact avec Jean Schlumberger, qui, dans la première revue d'avant 1914, avait accumulé le plus d'expérience dans la composition de *La NRF*. Cette correspondance inédite permet de mesurer le succès de la revue sous la gestion de Paulhan. Bien entendu, comme Pierre Assouline le montre, la réussite de *La NRF* ne saurait pas non plus être séparée de l'expansion commerciale de la maison d'édition de Gaston Gallimard²⁵. Mais la revue bénéficiera également des choix éditoriaux de Paulhan et de son comité. Déjà le 20 juin 1925, Paulhan informe son mentor, Schlumberger, que depuis trois mois *La NRF* a gagné « 200 abonnés nouveaux ». Paulhan s'annonce ambitieux : il déclare vouloir atteindre les 8000 abonnés, et met tout en œuvre pour y arriver : « j'ai ici quelques projets, dont je vous parlerai²⁶ ». À l'automne, la revue gagne encore cent nouveaux abonnés, et malgré un tirage plus fort, les numéros d'octobre et novembre 1925 sont « tout à fait épuisés²⁷ ». Or, ces deux numéros de la revue contiennent les deux premières parties de *Bella*, roman controversé de Jean Giraudoux.

La prépublication de cet ouvrage dans *La NRF* montre à quel point le culturel commençait déjà à se jumeler au politique, et ceci, dès le milieu des années 1920. Le personnage de Jean Giraudoux lui-même, diplomate et fonctionnaire au Quai d'Orsay, est souvent à la une de la presse. Il avait déjà attiré les attaques d'Henri Béraud lors de la campagne anti-*NRF* orchestrée par celui-ci, attaques recueillies dans son pamphlet, *La croisade des longues figures*, où il est question de critiquer le rapport trop intime — selon Béraud — entre la maison Gallimard et les services de Giraudoux au Quai d'Orsay. Au fond Béraud, et les écrivains nationalistes qu'il cite, s'en prennent à la « tendance politique » de *La NRF* : « Cette tendance est pro-allemande²⁸ ». Dans ce contexte culturel et politique coloré par l'évolution des rapports franco-allemands, selon Brett Dawson, « dès sa parution dans *La NRF Bella* fit parler. Chef-d'œuvre pour les partisans de Giraudoux, livre scandaleux pour d'autres, il devient rapidement “le livre du jour”²⁹ ».

24 Sur les derniers jours de Rivière, voir Jean Lacouture, *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et La NRF*, 1994, p. 548 et suivantes ; sur la succession, Claude Martin, *La Nouvelle Revue française de 1925 à 1934, études et travaux [...] Index*, 1976.

25 Pierre Assouline, *Gaston Gallimard*, 1984.

26 Lettre inédite datée du 20 juin 1925, Correspondance Jean Paulhan-Jean Schlumberger, Fonds Schlumberger, Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Paris (ci-après BLJD).

27 Lettre inédite de novembre 1925, Fonds Schlumberger, BLJD.

28 Henri Béraud, *La croisade des longues figures*, 1924, p. 82.

29 Brett Dawson, « Notice » de *Bella*, dans Jean Giraudoux, *Œuvres romanesques complètes*, vol. I, 1990, p. 1804.

Giraudoux s'est déjà penché sur le « problème européen, plus vaste que le simple "problème franco-allemand" ». Et c'est ainsi que les préoccupations internationales du jour sont exposées dans *Bella*, roman remarquablement « politique » :

En fait, de 1920 à 1922, Giraudoux ne s'écarte guère de la ligne officielle, qui accepte le principe de la réintégration économique et politique de l'Allemagne vaincue dans une Europe nouvelle, mais exige qu'elle s'en rende d'abord digne en s'acquittant des obligations imposées par le traité de la paix. Cette politique, nationaliste à court terme, « européenne » à long terme, est celle que préconisent, dans l'ensemble, les principaux conseillers du gouvernement. [...] Pour tous les responsables de la politique étrangère de la France, le problème s'énonce en ces termes : refaire l'Europe, mais sans sacrifier la France. *Bella n'est que la traduction allégorique de ce dilemme*³⁰.

Cette prépublication va de pair avec un vrai dilemme, encore une fois politique : publier ou non un texte de Pierre Viénot sur les rapports franco-allemands. Ami de Schlumberger, très proche des Mayrisch, amis eux aussi de Gide et de son entourage, Pierre Viénot est étroitement associé à cette époque aux efforts diplomatiques français en faveur du rapprochement franco-allemand. Dans plusieurs lettres à Schlumberger, Paulhan déconseille vigoureusement la publication de ce texte recommandé en fait par Gallimard : « Je le trouve comme vous extrêmement intéressant, juste presque toujours, aussi mal écrit que possible³¹ ». Or, s'agissant de sa direction de *La NRF*, souvent Paulhan va reprendre cet argumentaire : ne pas accepter de texte « mal écrit ». Il revient à la charge dans une nouvelle lettre : « Vraiment, un tel article est-il à sa place dans une revue littéraire ? [...] Je serais bien désolé qu'il vous parût mériter d'être retenu³² ». Et de renchérir :

Mais ignorez-vous donc quelles menaces nous ont values, et même de la part des abonnés les plus fidèles, l'article de Jacques [Rivière] sur les relations franco-allemandes, la campagne de [Camille] Mauclair nous accusant, dans les journaux de province, de toucher l'argent allemand ? Combien de désabonnements nous sont parvenus, combien « d'amis » de province, qui s'occupaient à ce moment d'organiser des conférences de la *NRF*, nous ont écrit qu'ils ne pouvaient plus s'intéresser à nous ? [...] Est-ce Viénot que nous opposerons à [Jacques] Bainville³³ ?

Malgré les insistances de Gallimard et Schlumberger, Paulhan finit par l'emporter, et l'article passe à *La revue européenne*³⁴. Paulhan voulait sans doute protéger la revue, car il savait qu'elle était sur le point de publier le roman de Giraudoux. Vraisemblablement, il a peur de voir se renouveler les attaques des nationalistes. Ainsi Paulhan s'emploie-t-il à établir sa propre autorité au sein de la revue.

30 *Ibid.*, p. 1797-1798 ; nos italiques.

31 Lettre inédite d'avant juillet 1925, Fonds Schlumberger, BLJD.

32 Lettre inédite d'avant juillet 1925, Fonds Schlumberger, BLJD.

33 Lettre inédite [de juin 1925], Fonds Schlumberger, BLJD. Jacques Bainville, écrivain et journaliste nationaliste, est bien connu pour ses commentaires sur les affaires allemandes dans *L'action française*.

34 « Enquête sur l'Allemagne : la sécurité par la compréhension d'autrui », 1925.

Deux ans plus tard, en mars 1927, un encart publicitaire, intitulé « Lettre à nos Abonnés », s'insère dans *La NRF*, se félicitant, ainsi que ses abonnés, du « succès rapide, inattendu, qui a fait en treize années de *La NRF* la première revue littéraire de France³⁵ ». Ici Paulhan promet d'augmenter les pages critiques de la revue, tout en faisant appel à l'effort et la fidélité des abonnés :

Voulez-vous, en faisant mieux connaître autour de vous *La NRF*, nous gagner de nouveaux abonnés, de nouveaux amis, poursuivre enfin la même propagande, que plusieurs d'entre vous ont entreprise ? Il suffirait d'un léger effort de chacun de vous pour que *La NRF*, sans avoir à modifier son prix, pût paraître régulièrement sur seize pages de plus, qu'elle consacrerait à la critique³⁶.

Et comme pour rendre plus concrètes les dimensions de son succès, Paulhan dresse pour Schlumberger un tableau des gains :

Il y a, dans les progrès de *La NRF*, un côté régulier et presque mécanique, qui est assez étonnant ; ainsi, *La NRF* a gagné :

en 1920	100 abonnés
en 1921	150 abonnés
en 1922	140 abonnés
en 1923	750 abonnés
en 1924	450 abonnés
en 1925	875 abonnés
en 1926	1100 abonnés
en 1927	900 abonnés

Or, les « bonds » sont régulièrement dus à une œuvre particulière : c'est ainsi que le numéro Proust [de janvier 1923] nous a valu en quatre mois 450 abonnés nouveaux³⁷.

Bella, au cours des mois de sa parution (octobre 1925-janvier 1926), apporte 460 nouveaux abonnés, et le tirage est augmenté. Entre février et mai 1927, la prépublication du journal de Gide, *Le voyage au Congo*, prise avec celle du *Temps retrouvé* de Proust, apportent rien moins que 800 abonnés nouveaux. En 1928 encore, Paulhan raconte une autre bonne nouvelle : « Raymond [Gallimard] m'a dit hier que la revue rapporterait cette année à la maison 50.000 francs au moins³⁸ ». La composition des sommaires, le statut littéraire et intellectuel des écrivains établis, enfin la qualité littéraire des nouveaux auteurs, tous ces facteurs sont à prendre en considération pour expliquer le dynamisme croissant de *La NRF* de Paulhan à partir de 1925. À côté de textes de Valéry, Gide et Proust, et de romanciers déjà bien établis auprès du public, tels que Georges Duhamel (*Journal de Salavin*, à partir de septembre 1926), *La NRF* lancera les ouvrages d'un

35 Reproduit dans Claude Martin, *La Nouvelle Revue Française de 1925 à 1934, op. cit.*, p. xv.

36 *Ibid.*, p. xvii.

37 Lettre inédite d'août 1927, Fonds Schlumberger, BLJD.

38 Lettre inédite de 1927-1928, Fonds Schlumberger, BLJD.

André Chamson (*Les hommes de la route*, à partir de septembre 1927, « une très grande œuvre », selon Paulhan), d'un André Malraux (*Les conquérants*, à partir de mars 1928) et d'un Jean Prévost (*Dix-huitième année*, à partir d'octobre 1928).

S'ajoutent à cela les textes d'auteurs d'avant-garde, anciens surréalistes ou surréalisants tels qu'Antonin Artaud (*Héloïse et Abélard*, en décembre 1925) ou Roger Vitrac (*Danger de mort*, en septembre de la même année). La NRF découvrira et traduira également les œuvres d'écrivains étrangers, choix éditorial qui la rendra l'un des arbitres de la modernité culturelle internationale³⁹. La nouvelle de Franz Kafka, *La métamorphose*, sera publiée dans la traduction d'Alexandre Vialatte à partir de janvier 1928⁴⁰. Paraîtront aussi de courts récits d'Ernest Hemingway (par exemple, *Cinquante mille dollars*, en août 1927). Et Giuseppe Ungaretti, autre proche ami de Paulhan, présentera sa traduction des « Notes et pensées » de Giacomo Leopardi, en avril 1930⁴¹. Enfin, Paulhan a le génie de commanditer ou d'insérer les textes portant sur les grandes questions du jour, par exemple une série de textes traitant les rapports intellectuels avec l'Orient, à commencer par un essai de Paul Masson-Oursel, « Orient-Occident », en mars 1926, suivi des « Lettres d'un Chinois », extrait de *La tentation d'Occident* d'André Malraux. Jean Grenier polémiquera « Sur l'Inde », à partir de juillet 1930⁴².

Il est également question d'explorer les enjeux, les menaces ou les espoirs que suscite la Russie soviétique (« Arrivée en Russie », de Luc Durtain, en octobre 1927 et « L'affaire Roussakov, ou l'URSS d'aujourd'hui », de Panaït Istrati en octobre 1929). Enfin, tout cela est nourri par les débats provoqués par la prépublication du célèbre essai de Julien Benda, *La trahison des clercs*, à partir d'août 1927. Comme nous le savons aujourd'hui, ce livre polémique provoque un débat parmi les intellectuels qui se prolonge jusque dans les années 1930, débat qui mesure le rôle des écrivains dans un contexte qui sera de plus en plus marqué par la bipolarisation idéologique. Chez les intellectuels, il s'avérera de plus en plus difficile d'éviter « l'engagement ».

Or, autour de 1930, les intellectuels français ont le sentiment d'un tournant historique : ces années sont définies comme les « années tournantes », marquant la fin de l'après-guerre⁴³. À La NRF, l'on est très sensible à cette évolution, et, au cours des années 1930-1931, la revue ne peut s'empêcher de participer à cette réévaluation de la culture.

39 Justin O'Brien, *The Most Significant Writings from the NRF 1919-1940*, 1958, « Introduction ».

40 Pour des détails sur les négociations avec l'éditeur de Kafka, voir Alexandre Vialatte et Jean Paulhan, *Correspondance 1921-1968*, 1997, surtout p. 36 et suivantes.

41 Voir Jean Paulhan et Giuseppe Ungaretti, *Correspondance, 1921-1968*, 1989, surtout p. 215.

42 Sur la question « Orient-Occident » et La NRF, voir mon article « In Search of the Absolute : the *Nouvelle Revue française*, and Uses and Meanings of the Orient (1920-1930) », 2006.

43 L'hebdomadaire *Candide* lancera une enquête intitulée « La fin de l'après-guerre » dont les réponses paraissent à partir du 27 août 1931 ; *Les années tournantes* est le titre d'un essai du catholique Henri Daniel-Rops publié en 1932. Pour le contexte, voir Jean-Louis Loubet del Bayle, *Les non-conformistes des années 30*, 1969.

Au mois de juillet 1930, Paulhan insère dans *La NRF* un essai de Marcel Arland, « Épisodes », exprimant ces nouvelles préoccupations culturelles et politiques. Arland commence par réfléchir sur ses premiers jours à la revue de Rivière, qu'il caractérise comme « l'un des centres de la France intellectuelle⁴⁴ ». Le résultat de cette réflexion antérieure avait été son essai-manifeste paru dans *La NRF* de février 1924, « Sur un nouveau mal du siècle ». Ce qui fait la différence en 1930 est que la production culturelle n'est plus seulement dominée par des réponses à « l'inquiétude », ou à ce « nouveau mal du siècle », mais aussi par la politique. Se référant à la série de débats provoqués par *La trahison des clercs* de Julien Benda, Arland écrit :

Les attaques de M. Julien Benda n'y ont rien changé. *Un écrivain, qu'il le veuille ou non, est contraint de compter aujourd'hui avec les partis politiques.* Il ne peut écrire un livre qui ne soit aussitôt jugé de droite ou de gauche. Ce sont les partis de gauche qui ont assuré le succès de *La Trahison des clercs* ; ces mêmes partis, comme M. Benda répondait insuffisamment à leurs avances, se tiennent aujourd'hui sur la réserve⁴⁵.

Un intense intérêt pour la politique chez des jeunes gens paraît tout à fait compréhensible pour Arland, car « ils y trouvent ou croient y trouver un moyen d'action immédiate⁴⁶ ». Il semble qu'Arland ne s'écarte guère ici de la ligne adoptée six années auparavant. Son idéal, c'est encore l'écrivain capable de concilier littérature et éthique : « c'est de lui que j'attends les œuvres les plus précieuses. Un écrivain qui n'est pas un artiste me touche peu ; n'est-il qu'artiste, il me touche moins encore⁴⁷ ». Arland se réclame d'une « perpétuelle justice de la pensée, entre le cœur et l'esprit la balance la plus sensible et la volonté de ne rien avancer où l'on ne s'engage tout entier » : et il trouve une formule qui, de par la rétrospection, retentit aujourd'hui : « c'est l'heure où ceux qui ne croient pas s'être trahis prennent envers eux-mêmes un nouvel engagement⁴⁸ ». Quelques semaines plus tard, Ramon Fernandez, autre critique philosophique à *La NRF*, réévalue le rôle de l'intellectuel dans « La pensée et la Révolution ». Là encore, face aux incertitudes de l'avenir, Fernandez souligne l'historicité inéluctable de ce rôle : « Est-il besoin d'ajouter que la défense de l'individu [...] est pour l'intellectuel non seulement un devoir, mais une nécessité inéluctable⁴⁹ ? » Le poids de toutes ces questions est encore alourdi par la montée des périls en Allemagne à cette époque ; les échanges entre Gide, Schlumberger et Roger Martin du Gard reflètent ces préoccupations⁵⁰. Finalement, cette atmosphère de tension et de mutation se fait commenter dans la presse littéraire populaire : Louis Martin-Chauffier note que « depuis un peu de temps, *on constate une grande nouveauté : la descente des clercs sur le pré*⁵¹ ».

44 Marcel Arland, « Épisodes », 1930.

45 *Ibid.*, p. 106 ; nos italiques.

46 *Ibid.*, p. 107.

47 *Ibid.*, p. 110.

48 *Ibid.*, p. 111.

49 Ramon Fernandez, « La pensée et la Révolution », 1930.

50 Pour des détails, voir Martyn Cornick, *Intellectuals in History. The NRF under Jean Paulhan, 1925-1940*, 1995, ch. 4.

51 Louis Martin-Chauffier, 1930 ; nos italiques.

En parallèle avec ces réflexions sur le rôle de l'écrivain, Paulhan invite Benjamin Crémieux à dresser une évaluation culturelle de la période depuis la guerre. Dans cet important article de mai 1931, Crémieux passe en revue — pour les analyser — de nombreux symptômes de « l'inquiétude » ainsi que leurs réponses. Parmi les principales formes revêtues par l'esprit de reconstruction, se retrouvent « le renouveau catholique à base thomiste », l'influence de Valéry, Alain, Gide et Proust, la « connaissance du corps », « l'appel à la science », le recours au physique pour expliquer le spirituel, enfin l'« exploration plus minutieuse de l'inconscient »⁵². Pour les jeunes de la nouvelle génération pensante, « nés à partir de 1900 », le monde « se présentait à ces adolescents comme une table rase purifiée ». Se référant aux ouvrages tels que *La trahison des clercs* de Benda, aux premières synthèses de Malraux, de Guéhenno, de Chamson, Crémieux tente cette conclusion provisoire :

Toutes ces synthèses provisoires, comme les analyses qui les ont précédées [...] ont un commun dénominateur, qui est l'utilisation de la connaissance. L'humanisme que manifestent ces synthèses et ces analyses est un humanisme d'action. [...] Connaître pour agir, pour trouver des raisons de vivre [...]. Et réciproquement, conviction qu'on ne se connaît qu'en agissant, qu'il faut agir pour se connaître, [...] que l'homme vaut surtout par ce qu'il peut devenir⁵³.

Comme pour mettre en relief la liquidation d'un de ces mouvements de l'immédiat après-guerre, Paulhan publie en deux parties les « fragments » d'une « Histoire de Dada », de Georges Ribemont-Dessaignes. Reconnu comme l'un des vrais « dadas » de Paris, Ribemont-Dessaignes n'a pas pourtant suivi le chemin du surréalisme, et, s'étant approché du groupe « Grand Jeu » en 1928, moment où il se trouve condamné par Breton, il contribue (avec Georges Bataille, Michel Leiris et d'autres) à « Un cadavre », pamphlet violent dirigé contre le « pape » du surréalisme. Son « Histoire » raconte les diverses manifestations dada et énumère certaines scissions, surtout la rupture entre Picabia et Breton, en 1922. Selon Ribemont-Dessaignes, ce sont les « tendances individuelles » qui avaient miné le mouvement dadaïste : « Cette attitude orgueilleuse [de Picabia] décida Breton à affirmer son propre orgueil avec autant d'éclat. Il se sépara de Dada⁵⁴. » En 1931, la conclusion de ce dadaïste dissident souligne l'ironie tragique du mouvement :

Dada était terminé. Né d'un élan vers la libération et la vie, conscient de la force et de la faiblesse de l'esprit humain, il avait compris lui-même qu'il ne pouvait travailler qu'à sa propre ruine. Il eut conscience de sa faillite et ne s'en défendit pas. La faillite était son signe. Il n'en a pas moins constitué une libération – fût-elle provisoire – pour quelques individus. Tant pis pour ceux qui sont retournés à la servitude, comme la chienne de l'Écriture à son vomissement⁵⁵.

52 Benjamin Crémieux, « Inquiétude et reconstruction », 1931. La même année paraît chez Corrèa un livre au même titre.

53 *Ibid.*, p. 689-690.

54 Georges Ribemont-Dessaignes, « Histoire de Dada », 1931.

55 *Ibid.*, 2^e partie, p. 52.

Les écrivains mis en cause par ces « fragments » réagissent par des répliques, dont Paulhan publie une sélection en août 1931, incluant notamment les interventions d'Aragon, Ungaretti et Éluard : la hargne parmi les protagonistes n'était pas près de s'apaiser. Tristan Tzara écrit aussi pour déclarer « qu'une grande partie des faits exposés sont faux, incomplets, interprétés arbitrairement », etc. Paulhan laissera le dernier mot à Ribemont-Dessaignes, qui commente ces lettres, en disant qu'elles « n'émanent pas de dadaïstes, *il n'y en a plus*. Elles ne rectifient rien, sauf celle de Paul Éluard qui demande l'insertion d'un mensonge ». Et il ne résiste pas à la tentation de signaler — véritable flèche du Parthe — l'hypocrisie de ses anciens camarades dada :

Je m'en voudrais de ne pas mentionner cet extrait de presse :

Hier 3 juillet a été dispersée à l'Hôtel des Ventes la collection de statuettes nègres des marchands de tableaux bien connus, A. B. [André Breton] et P. E. [Paul Éluard]. La vente a produit, malgré les circonstances défavorables, la somme de 285.195 frs.

L'histoire de dada est bien finie⁵⁶.

À la fin de sa lettre de « rectification », Louis Aragon avait mis « salutations communistes ». Ces salutations symbolisent comment l'Histoire pénétrait de plus en plus dans la vie culturelle. À la fin de 1931, l'atmosphère politique en France devenait très tendue, et lorsqu'une réunion de pacifistes, présidée par Édouard Herriot, est envahie le 27 novembre par les Camelots du Roi (jeunes militants d'Action française), Gide réagit, lui aussi. Le 1^{er} décembre il rencontre André Chamson, jeune écrivain proche des principales figures du Parti radical. Maria van Rysselberghe prend note de ce développement :

J'apprends que la veille [Gide] a rencontré Chamson, qui s'est ému de l'attitude du groupe de l'Action française et d'autres à la séance du Trocadéro et qui, pour atténuer le déplorable effet que cela peut avoir en Allemagne, trouve qu'il faudrait protester, tout un groupe d'intellectuels, pas dans *Europe*, qui est une revue trop colorée, mais dans *La NRF* par exemple⁵⁷.

Cependant, Jean Schlumberger fait ses objections, s'opposant à ce qu'il voit trop comme une « protestation de principe » ; et Paulhan raconte l'épisode à Jean Grenier : « Gide voudrait que nous protestions dans *La NRF* contre les incidents du Trocadéro [...] Il y aurait beaucoup à dire sur ce besoin d'être ridicule, qui est commun à tant d'intellectuels⁵⁸. » Nous avons choisi ces exemples parce que *La NRF* et Jean Paulhan se retrouvent tous deux face à un grand tournant historique. Désormais, Gide et Martin du Gard commencent à croire que *La NRF* doit se prêter davantage comme tribune aux préoccupations des intellectuels. Au début de 1932, Paulhan déploiera de nouveau ses arguments afin de dissuader Gide de vouloir signer un autre manifeste. Peu après, Gide

56 « Notes et discussions », 1931.

57 Maria Van Rysselberghe, *Les cahiers de la Petite Dame, 1929-1937*, 1974, p. 207.

58 Paulhan à Grenier, lettre datée du 10 décembre 1931, *Correspondance 1925-1968*, *op. cit.*, p. 39.

avoue à Martin du Gard : « Je suis comme vous, j'ai envie de signer quelque chose⁵⁹. » Bref, la volonté de Gide de prendre position face à la montée du national-socialisme en Allemagne, et d'exprimer son admiration pour l'expérience soviétique, tend à faire de *La NRF* une revue engagée, malgré les efforts de Jean Paulhan⁶⁰.

Le 1^{er} janvier 1935, Jean Paulhan devient officiellement « directeur » de *La NRF*. À partir de ce moment, Paulhan est au zénith de son autorité. Culturellement, la revue reste très écoutée, malgré les pressions politiques continues. Les émeutes du 6 février 1934 donnent un nouveau coup d'accélérateur aux clivages et aux engagements chez les écrivains et les intellectuels. Cette fois, il s'agit d'unir une diversité d'acteurs politiques et culturels en un « rassemblement populaire » qui inspirera le gouvernement du Front populaire lors des élections de mai-juin 1936⁶¹. Pendant l'été 1935, la visibilité de Gide est également à son comble : Gide, ainsi que d'autres écrivains de *La NRF*, sont les vedettes du « Congrès pour la défense de la culture ». Les intellectuels engagés, représentés par Gide, font la une de la presse nationale et internationale :

L'impression générale que laisse ce Congrès, tant au point de vue de son importance qu'au point de vue de sa signification, est celle d'un triomphe, d'un triomphe inespéré, d'une influence en marche, grandissante. [...] Le public était des plus sympathiques, on sentait qu'il était là par intérêt réel : jeunesse, étudiants, littérateurs, ouvriers déjà débrouillés ; public sensible, enthousiaste, manifestant. Les trois grosses vagues qui le soulevèrent d'un accueil spontané, chaleureux, furent les Russes, en bloc, le discours et la personne de Gide, et l'Allemagne en exil – toute la salle debout, ovation ardente, prolongée⁶².

Dans ce contexte, *La NRF* de Paulhan est souvent perçue comme une revue de gauche. Au cours des semaines menant aux élections de 1936, et à la suite de l'attaque contre la personne de Léon Blum par les militants de l'Action française, l'atmosphère politique reste très agitée.

Paulhan se résout à agir : il a peur que Gaston Gallimard et Malraux ne veuillent politiser davantage la revue : « je me sens assez seul, dans cette maison⁶³ ». Or, pour rétablir l'équilibre, Paulhan met au point la publication de l'essai de Jean Grenier,

59 André Gide et Roger Martin du Gard, *Correspondance*, vol. I, 1913-1934, 1968, p. 77.

60 À ce propos, nous nous permettons de signaler les chapitres sur ces questions de notre livre, *Intellectuals in History*, déjà cité, ainsi que notre article « Jacques Chardonne et *La Nouvelle Revue française* 1920-1940 », 2008, où nous analysons la façon dont Paulhan se sert de la présence de Chardonne pour contrebalancer les propos prosoviétiques de Gide. La présence du chroniqueur Chardonne prête une certaine saveur antimoderne à la revue.

61 Pour les détails, on consultera toujours avec profit le livre de Georges Lefranc, *Histoire du Front populaire 1934-1938*, 1965.

62 Maria Van Rysselberghe, *Les cahiers de la Petite Dame*, op. cit., p. 464 (du 21 au 25 juin 1935). Voir *Pour la défense de la culture, les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, réunis et présentés par Sandra Teroni et Wolfgang Klein, 2005.

63 Paulhan à Jouhandeau, lettre inédite non datée (février-mars 1936), Fonds Jouhandeau, BLJD.

« L'âge des orthodoxies⁶⁴ ». Paulhan fait paraître ce texte, en cherchant à en maximiser l'impact. Accusant réception des épreuves de Grenier le 15 février, il promet de donner « L'âge des O[rthodoxies] en tête de *La NRF* du 1^{er} avril. Il ne sera pas trop tard, et Blum, aux dernières nouvelles, n'est pas tout à fait mort⁶⁵ ». Au vu de l'échéance du premier tour des élections législatives, la parution de cet article au bon moment est d'une importance évidente. (Paulhan est d'ailleurs scandalisé par l'éviction de Jean Guéhenno de la revue *Europe*, par un comité de compagnons de route et de marxistes orthodoxes.)

L'article de Grenier ouvre directement sur une critique adressée aux intellectuels de gauche : « C'est un trait frappant des dix dernières années que le brusque passage d'un doute absolu à une foi totale et parallèlement du désespoir sans limites à un espoir sans limites également⁶⁶. » Ayant rallié l'antifascisme et le communisme, selon Grenier, les intellectuels se sont forcés à adopter une doctrine marxiste, doctrine qui ne relève pas seulement de la théorie économique, il s'agit également d'une « théologie ». En outre, le marxisme manque de logique : « [...] cet illogisme qui est érigé en méthode suprême pour juger de tout est compensé par un optimisme outrancier⁶⁷. » Grenier est d'autant plus scandalisé que ce « messianisme » peut sembler justifier la mort de millions de gens sur le chemin du paradis terrestre.

Cet article, paraissant à la veille du premier tour des élections et à un moment où la gauche s'est finalement réunie en faveur du Front populaire, jette un pavé dans la mare. Paulhan dit à Grenier qu'il est cité même par *Le journal des débats* ; Malraux est particulièrement offensé par ce qu'il considère comme une démolition trop frivole du marxisme. Quelques lecteurs se désabonnent⁶⁸. Dans *Europe*, Georges Friedmann réplique longuement, notant la position de l'article dans la revue pour le caractériser comme « manifeste⁶⁹. » La manœuvre de Paulhan aura réussi, semble-t-il : même si de nombreuses sensibilités « orthodoxes » sont froissées, désormais *La NRF* ne sera pas forcément vue comme proche du Front populaire.

Finalement, vers la fin des années 1930, et à l'approche de la guerre, *La NRF* devra encore prendre parti : comment réagir devant le dilemme de la guerre ou la paix ? Pour Paulhan, le choix est assez simple, puisque la ligne se trace au moment-clé de l'Anschluss en mars 1938. Dans *La NRF* d'avril 1938, il fait paraître un court essai d'Armand Petitjean, jeune chroniqueur qui l'a déjà impressionné. Au cours des mois suivants, cet essai deviendra une référence-clé⁷⁰. « Dictature de la France » est

64 1936 (repris dans *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, 1938).

65 Paulhan à Grenier, lettre inédite datée du 15 février 1936, Fonds Paulhan, I.M.E.C. Blum venait de survivre à une attaque montée le 13 février par les ligues d'extrême-droite.

66 Jean Grenier, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, 1938, p. 27.

67 *Ibid.*, p. 487.

68 Paulhan à Grenier, lettres inédites datées des 18 avril et 13 mai 1936, Fonds Paulhan, I.M.E.C.

69 Georges Friedmann, « Autour d'un manifeste », 1936.

70 Voir Paulhan à Drieu la Rochelle, lettre du 22 mai 1940, dans Jean Paulhan, *Choix de lettres*, vol. II, 1937-1945. *Traité des jours sombres*, 1992, p. 169.

une déclaration de principe, un raffermissement de la ligne de la revue, presque un manifeste ; comme le montre la correspondance entre Paulhan et Petitjean (dont nous avons préparé l'édition), cet article attire des critiques. Petitjean est sévère : « aucun peuple n'est aussi mal représenté par sa politique, par sa littérature, comme par sa capitale, que le peuple de France. [...] Maintenant, apprenons à regarder en face la réalité de 1938. » Suit un catalogue de désastres : la France se trouve menacée « sur trois frontières » ; les gouvernants fuient leurs responsabilités ; on ne prépare pas suffisamment la guerre. « Eh bien, nous en avons assez », martèle-t-il. « Je suis l'un des quelques millions de jeunes hommes de France qui sont mobilisables⁷¹. »

Or, appeler à la préparation guerrière dans un pays si profondément marqué par le souvenir du sacrifice de la Grande Guerre paraît provocateur, et explique comment *La NRF* se verra accusée de bellicisme par la suite. C'est par *patriotisme*, pourtant, et non pas par *bellicisme*, que Petitjean fustige les gouvernants. Ses écrits rappellent le discours patriotique de Charles Péguy. La critique de Petitjean est révélatrice précisément parce que son auteur ne veut pas « d'une mort inutile, d'une mort non préparée ». Le paragraphe suivant cristallise le sens de l'engagement de *La NRF* sous Paulhan, lors de ce moment fatidique :

Nous nous tournons alors vers la face d'ombre, vers la face énergique et guerrière de notre pays ; vers la grande tradition jacobine qui fait la guerre pour la Nation, par elle et avec elle tout entière. Nous ne connaissons plus d'ennemis en France que ceux qui cessent de croire en elle⁷².

Suit une liste de revendications adressées aux gouvernants, et Petitjean de conclure :

Nous voulons qu'on mobilise non point seulement les hommes, mais les capitaux. Nous voulons des capitaux pour la France, des avions pour la France : et un gouvernement national. Nous voulons la dictature de la France sur les Français.

Leur correspondance reflète à quel point Paulhan partage ces sentiments. Commentant le texte de « Dictature », il écrit : « Ce qui manque aux Français est très simple : c'est d'aimer la France, d'abord. C'est aussi, l'aimant, de la vouloir améliorer. C'est enfin, voulant l'améliorer, d'être prêt à se sacrifier à cette volonté ». Plus tard, se défendant contre les critiques de Schlumberger à propos du soi-disant bellicisme de la revue, Paulhan réplique : « n'avons-nous attendu la guerre – et Petitjean depuis deux ans a très bien fixé (cf. « Dictature de la France ») notre attitude, il me semble.⁷³ » Même avant la crise de Munich donc, Paulhan, appuyé de ses chroniqueurs préférés, Petitjean et Benda⁷⁴, adopte une position patriotique qui prépare un esprit de résistance antifasciste.

71 Armand Petitjean, « Dictature de la France », 1938.

72 *Ibid.*, p. 665.

73 Paulhan à Petitjean (avril 1938), *Choix de lettres*, *op. cit.*, vol. II, p. 52, et Paulhan à Schlumberger, lettre inédite de décembre 1939-janvier 1940, Fonds Schlumberger, BLJD.

74 Le patriotisme néo-jacobin est développé et renforcé dans les textes suivants de Julien Benda, « Air du mois », 1938 ; « Anticommunisme et patriotisme », 1938.

En novembre 1938 paraît le numéro notoire de *La NRF* qui la fera basculer dans le camp anti-munichois⁷⁵. Cette prise de position a un effet considérable, et l'impact se fait sentir de façon non négligeable. Selon Paulhan lui-même, malgré les critiques qui lui seront adressées, le numéro contribue à une hausse d'abonnements à *La NRF*, ce qui suggère que la revue reflète les inquiétudes, face à la guerre, d'un lectorat qui augmente et y répond également⁷⁶. Ainsi se fixe la position de *La NRF* devant la menace de la guerre. Lorsque celle-ci arrive, Paulhan prépare, pour le numéro de février 1940, un ensemble de textes sur les combats, et sur le sens de la guerre. Comme avant, il se produit une réponse positive chez les abonnés. Le numéro de février à lui seul apporte quelque 500 abonnements nouveaux ; ainsi, « malgré les défections » de l'Allemagne (750) et de l'Italie (238), « *La NRF* se porte assez bien⁷⁷. »

Face à l'Occupation enfin, la position de Paulhan se résume dans son dernier texte de *La NRF*, « L'espoir et le silence » : « Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il est question, dans ces pages, de la dictature de la France sur les Français. » Maintenant, le plus grand espoir est politique, et patriotique, comme toujours : « nous nous battons pour quelque chose qui ressemble à la République : pour la liberté des personnes, contre la servitude volontaire ». Et comme pour anticiper son engagement dans la Résistance, il encourage ceux qui ne veulent pas se soumettre au joug allemand :

En vérité, le problème a des termes si clairs qu'il serait fou de ne point espérer une réconciliation française, si chacun de nous, dès aujourd'hui, le pose et s'essaie à le résoudre, dans son secret. Dans son silence⁷⁸.

Après la défaite de juin 1940, dans les milieux défaitistes et vichystes, l'on s'oppose au statut institutionnel acquis par *La NRF* de l'entre-deux-guerres : « il se développe contre la *NRF* une offensive qui tend à la confondre avec le bellicisme de 1936-1939⁷⁹ ». Face à cette offensive, Paulhan fait appel à son ami Henri Pourrat, qui fera insérer dans *Le Figaro* un article défendant le patriote Paulhan et ses écrits de *La NRF*⁸⁰. Finalement, dès l'été 1940, ayant écarté *La revue des deux mondes*, les autorités nazies s'approprient *La NRF* pour en faire un véhicule prestigieux de leur politique culturelle européenne.

Jean Paulhan, étant entré dans *La NRF* au lendemain de la Première Guerre mondiale, s'établit rapidement au sein d'une revue dont le capital culturel ne cesse d'accumuler au cours des années 1920 et 1930. *La NRF* devient une véritable institution dont l'importance politique et internationale n'est pas négligeable. La conjoncture

75 Sur *La NRF* lors de la crise de Munich, voir Martyn Cornick, *Intellectuals in History*, op. cit., ch. 7.

76 « La montée continue : 100 abonnés de plus en déc-janv [1939]. 260 en janv.-fév [1939]. 140 en fév/mars. Je crois que le numéro de novembre [1938] est à l'origine de tout » ; Paulhan à Schlumberger, lettre inédite (de mars 1939), Fonds Schlumberger, BLJD.

77 Paulhan à Schlumberger, lettre inédite du 30 mars 1940, Fonds Schlumberger, BLJD.

78 Jean Paulhan, « L'espoir et le silence », 1940, p. 722.

79 Paulhan à Henri Pourrat, lettre inédite du 19 août 1940, Fonds Paulhan, I.M.E.C.

80 Henri Pourrat, « Anniversaire de Péguy », *Le Figaro*, 5 septembre 1940.

historique est telle, à partir du milieu des années 1920, que le politique déborde de plus en plus dans le culturel, y compris dans le domaine du roman : l'on a vu le cas de *Bella*, dont le récit reflète si bien les préoccupations françaises envers l'avenir de l'Europe. Confronté aux inquiétudes et aux prises de position des intellectuels dans la période critique de l'entre-deux-guerres, Jean Paulhan ne pourra, malgré lui, épargner à *La NRF* une réflexion sur les grands débats du jour, voire l'engagement de ses principaux représentants. À partir de 1938, il suit une ligne de résistance qui fléchira à peine devant les menaces de la guerre, et il réussira à lui rester fidèle, même si *La NRF* finira en fin de compte par se rendre à l'envahisseur.

Références

- « Enquête sur l'Allemagne : la sécurité par la compréhension d'autrui », *La revue européenne*, n° 29 (1^{er} juillet 1925), p. 1-14.
- La revue critique des idées et des livres*, t. 27 (25 janvier 1920).
- ARAGON, Louis, *Lautréamont et nous*, Sables, Pin-Balma, 1992.
- , Jean PAULHAN et Elsa TRIOLET, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1994 (éd. de B. Leuilliot).
- ARLAND, Marcel, « Épisodes », *La NRF*, n° 202 (juillet 1930), p. 104-111.
- ASSOULINE, Pierre, *Gaston Gallimard. Un demi-siècle d'édition française*, Paris, Balland, 1984.
- BAILLAUD, Bernard, « Note sur le texte », dans Jean PAULHAN, *Œuvres complètes. Récits*, Paris, Gallimard, t. 1, 2006, p. 494-497.
- BENDA, Julien, « Air du mois », *La NRF*, n° 298 (juillet 1938), p. 158-172.
- , « Anticommunisme et patriotisme », *La NRF*, n° 299 (août 1938), p. 307-309.
- BÉRAUD, Henri, *La croisade des longues figures*, Paris, Éditions du Siècle, 1924.
- BRETON, André, *Entretiens 1913-1952*, dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), vol. III, 1999 (éd. de M. Bonnet).
- , « Pour Dada », *La NRF*, n° 83 (août 1920), p. 208-215.
- BRISSET, Laurence, *La NRF de Paulhan*, Paris, Gallimard, 2003.
- CHARLE, Christophe, *La république des universitaires 1870-1940*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- CHAUDIER, Stéphane, « Un écrivain apolitique à l'âge des engagements : Proust à *La NRF* 1919-1941 », dans Jean-Yves GUÉRIN (dir.), *La NRF de Jean Paulhan 1925-1940 et 1953-1968*, Paris, Le Manuscrit (L'Esprit des Lettres), 2006, p. 145-164.
- CHÉNIEUX-GENDRON, Jacqueline, « Les risques du dialogue : Jacques Rivière et les surréalistes », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXXXVII, n° 4 (1987), p. 884-900.
- COMPAGNON, Antoine, *Les cinq paradoxes de la modernité*, Paris, Éditions du Seuil, 1990.
- CORNICK, Martyn, « In Search of the Absolute : the *Nouvelle Revue française*, and Uses and Meanings of the Orient (1920-1930) », *Modern & Contemporary France*, vol. XIV (février 2006), p. 15-32.
- , *Intellectuals in History. The NRF under Jean Paulhan, 1925-1940*, Amsterdam — New York, Rodopi, 1995.
- , « Jacques Chardonne et *La Nouvelle Revue française* 1920-1940 », *Roman 20-50*, n° 45 (juin 2008), p. 9-23.
- CRÉMIEUX, Benjamin, « Inquiétude et reconstruction », *La NRF*, n° 212 (mai 1931), p. 671-690.
- DANIEL-ROPS, Henri, *Les années tournantes*, Paris, Éditions du Siècle, 1932.
- DAWSON, Brett, « Notice » de *Bella*, dans Jean GIRAUDOUX, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1990 (éd. de J. Body).
- DEBRAY, Régis, *Le pouvoir intellectuel en France*, Paris, Éditions Ramsay, 1979.

- ÉLUARD, Paul et Jean PAULHAN, *Correspondance 1919-1944*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 2003 (éd. d'O. Felgine et C.-P. Pérez).
- FERNANDEZ, Ramon, « La pensée et la Révolution », *La NRF*, n° 204 (septembre 1930), p. 307-328.
- FRIEDMANN, Georges, « Autour d'un manifeste », *Europe*, n° 162 (juin 1936), p. 228-240.
- GIDE, André, « Dada », *La NRF*, n° 79 (avril 1920), p. 477-481.
- et Jean PAULHAN, *Correspondance 1918-1951*, Paris, Gallimard, 1998 (éd. de F. Grover et P. Schartenburg-Winter).
- et Roger MARTIN DU GARD, *Correspondance*, vol. I, 1913-1934, Paris, Gallimard, 1968 (éd. de J. Delay).
- GRENIER, Jean, *Correspondance 1925-1968*, Quimper, Calligrammes, 1984.
- , *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1938.
- , *Sous l'Occupation*, Paris, Éditions Claire Paulhan, 1997.
- JARRETY, Michel, *Paul Valéry*, Paris, Fayard, 2008.
- LACOUTURE, Jean, *Une adolescence du siècle. Jacques Rivière et La NRF*, Paris, Éditions du Seuil, 1994.
- LEFRANC, Georges, *Histoire du Front populaire 1934-1938*, Paris, Payot, 1965.
- LOUBET DEL BAYLE, Jean-Louis, *Les non-conformistes des années 30*, Paris, Éditions du Seuil, 1969.
- MARTIN, Claude, *La Nouvelle Revue française de 1925 à 1934, études et travaux [...] Index*, Lyon, Centre d'études gidiennes, 1976.
- MOURIER-CASILE, Pascaline, « La NRF et le surréalisme (1924-1940), ou la neutralisation d'une avant-garde », *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. LXXXVII, n° 4 (1987), p. 916-933.
- O'BRIEN, Justin, « Lina Morino, *La NRF dans l'histoire des lettres françaises*, Paris, Gallimard, 1939 », *Romanic Review*, n° 31 (1940), p. 190-194.
- , *The Most Significant Writings from the NRF 1919-1940*, Londres, Eyre & Spottiswoode, 1958.
- PAULHAN, Jean, *Choix de lettres*, vol. I, 1917-1936. *La littérature est une fête*, Paris, Gallimard, 1986 (éd. de D. Aury et J.-C. Zylberstein).
- , *Choix de lettres*, vol. II, 1937-1945. *Traité des jours sombres*, Paris, Gallimard, 1992.
- , « L'espoir et le silence », *La NRF*, n° 321 (juin 1940), p. 721-722.
- et Giuseppe UNGARETTI, *Correspondance 1921-1968, Cahiers Jean Paulhan*, n° 5, Paris, Gallimard, 1989 (éd. de J. Paulhan et al.).
- PETITJEAN, Armand, « Dictature de la France », *La NRF*, n° 295 (avril 1938), p. 663-665.
- RIBEMONT-DESSAIGNES, Georges, « Histoire de Dada », *La NRF*, n° 213 (juin 1931), p. 867-879 et n° 214 (juillet 1931), p. 39-52.
- RIVIÈRE, Jacques, « Reconnaissance à Dada », *La NRF*, n° 83 (août 1920), p. 216-237.
- SANOUILLET, Michel, *Dada à Paris*, Paris, Flammarion, 1993.

- SCHLUMBERGER, Jean, *Notes sur la vie littéraire 1902-1968*, Paris, Gallimard, 1999 (éd. de P. Mercier).
- SIRINELLI, Jean-François, « Le temps retrouvé ? », dans Jean-Pierre RIOUX et Jean-François SIRINELLI (dir.), *Histoire culturelle de la France*, t. 4, *Le temps des masses*, Paris, Éditions du Seuil, 1998, p. 166-168.
- TERONI, Sandra et Wolfgang KLEIN (dir.), *Pour la défense de la culture, les textes du Congrès international des écrivains, Paris, juin 1935*, Dijon, Éditions universitaires de Dijon (Sources), 2005.
- VAN RYSSELBERGHE, Maria, *Les cahiers de la Petite Dame, 1929-1937*, Paris, Gallimard, Cahiers André Gide, n° 5, 1974.
- VIALATTE, Alexandre et Jean PAULHAN, *Correspondance 1921-1968*, Paris, Julliard, 1997